

de son père, et la plaça dans celle d'Henri, et les deux paysans les serrèrent avec plus de force qu'ils ne l'avaient jamais fait au temps de leur ancienne amitié.

VIII.

Un mois s'était écoulé depuis l'acquiescement d'Henri; l'hiver avait quitté les champs; le printemps arrivait et commençait à orner les arbres de jeunes bourgeons, et les verdoyantes prairies, de violettes et de marguerites. Le rossignol chantait de nouveau dans la bruyère, et l'hirondelle reprenait son vol capricieux à travers l'espace.

Par une belle matinée de printemps, une activité extraordinaire régnait aux alentours de la ferme de Pierre; de longues tables, recouvertes de nappes blanches comme la neige, et ornées de vases en terre, dans lesquels brillaient de fraîches fleurs, étaient établies dans la vaste cour. Assurément une fête splendide allait s'y passer; car les nombreux bancs et les chaises en bois montraient assez que l'on attendait beaucoup d'invités. Au haut bout de la table, se trouvaient deux fauteuils ornés et supportant des coussins en cuir, et, au-dessus de ces fauteuils, s'élevait un arc de triomphe, ou plutôt un dôme fait avec des branches de sapin et de fleurs.

Le soleil resplendissait clair et serene dans le ciel, et ses rayons caressaient en s'y reflétant les vases et les pots en étain.

Tout à coup, on entendit au loin un bruit grandissant, comme celui que produiraient nombre de personnes qui causeraient, riaient et plaisanteraient joyeusement ensemble. On aperçut aussi bientôt, dans l'allée de tilleuls, une centaine de jeunes gens, de jeunes paysannes, d'hommes et de femmes déjà âgés, qui s'avançaient gaiement autour de deux charettes recouvertes de fines toiles blanches.

Dans la première charrette se tenait un jeune couple: à la femme, et aux habits extraordinairement beaux du jeune homme, à son sourire triomphant et heureux, on pouvait facilement deviner qu'il venait de conduire à l'autel la charmante jeune fille qui, non moins brillamment parée, se tenait, les yeux baissés, à côté de lui: c'était Bernard et Anna.

Leurs parents, aussi bons amis aujourd'hui qu'ils étaient naguère ennemis mortels, ne s'étaient pas opposés plus longtemps à l'amour des jeunes gens; ils avaient, au contraire, voulu sceller leur réconciliation par le mariage de leurs enfants.

L'heureux jour n'avait pas tardé à venir: la cérémonie religieuse était terminée à l'église du village, et l'on revenait à la maison pour célébrer gaiement la fête. Grand nombre de voisins, d'amis et de connaissances,

invités à la noce, s'étaient empressés de répondre à l'appel.

Pierre, Henri et Gertrude étaient assis dans la seconde charrette. Les deux paysans se tenaient par la main, et ne comprenaient pas comment ils avaient pu se haïr aussi longtemps; en ce moment ils riaient et plaisantaient des tourments et des tristes conséquences qu'avait amenés leur ressentiment.

La noce dura, sans interruption, jusqu'au coucher du soleil; on dansa, on chanta et on brûla, surtout, beaucoup de poudre en l'honneur des jeunes mariés.

Gertrude courait avec un zèle infatigable d'une table à l'autre, et faisait servir aux invités des jambons entiers et de grosses pièces de bœuf et de veau, tandis qu'une boisson écumante remplissait sans relâche les gobelets. Jamais, de mémoire d'homme, fête plus cordiale n'avait été célébrée dans la contrée....

Les mariés s'établirent chez Henri, et partagèrent avec lui les soins de la ferme. Comme le bon père était heureux lorsque, assis le soir sous le grand tilleul, il faisait sauter sur ses genoux son petit-fils, qui caressait ses joues rudes, ou que l'enfant étanchait avec ses baisers les gouttes de sueur qui perlaient sur son front, lorsqu'il revenait de son labeur des champs!

Tendrement aimé de Bernard et d'Anna, il se fut peut-être estimé le plus heureux des hommes, si le souvenir de la honte qu'il avait essuyée lors de son emprisonnement n'eût continuellement mêlé de l'amertume à son bonheur. Il est bien vrai qu'il avait été déclaré non coupable, et que l'on devait considérer son arrestation comme une déplorable erreur de la justice; mais il n'ignorait pas que quelques pers-ames, poussées par l'envie, prétendaient qu'il n'avait été acquitté que faute de preuves suffisantes, et que Bernard n'avait pas voulu reconnaître son assassin dans le père d'Anna. Il en éprouvait le plus profond chagrin, car quelques-uns avaient eu la bassesse de le lui reprocher en mots à double entente: aussi, malgré les instances de son ami Pierre, qui était devenu syndic de la gilde de Saint-Sébastien, n'avait-il pas voulu en devenir de nouveau membre, bien que la décision en vertu de laquelle il en avait été exclu fut annulée depuis longtemps.

Un an après, un meurtre épouvantable fut commis au village. Le jeune homme, la victime, avait été assailli dans l'obscurité, à peu près dans les mêmes circonstances que l'avait été Bernard. Plus heureuse cette fois, l'autorité tomba sur les traces du coupable et le fit arrêter. Il fut reconnu pour un habitant du village, qui nourissait depuis longtemps, par jalousie d'amour, des projets de vengeance contre la victime.

Condamné à mort il avoua, poussé par les remords qui déchiraient sa conscience, qu'il était l'auteur du crime commis sur la personne de Bernard; par erreur, il avait pris celui-ci pour son ennemi, et la crainte du châtement l'avait décidé à garder le silence. Ses aveux furent confirmés de point en point par les preuves certaines et incontestables qu'il fournit à l'appui.

Des lors, Henri fut tout à fait heureux; les derniers soupçons qui pouvaient entacher son honneur étaient effacés: aussi marcha-t-il, comme judis, la tête haute, et retrouva-t-il son ancienne gaieté.

Quelques jours après, il fut accueilli de nouveau par ses anciens confrères, les membres de la joyeuse société de l'Arbalète, et, au premier concours, il eut le bonheur, longtemps souhaité, d'abattre l'oiseau et d'être à son tour proclamé roi de la *Gilde*.

Traité du flamand de RUCKLINGEN, par LÉON WOCQUIER.

— : : —

Un Hivernage dans les Glaces

Suite.

La *Jeune-Hardie* entra bientôt dans une passe, si étroite, que souvent l'extrémité de ses vergues fut froissée par les montagnes en dérive, et que ses bouts-de-lo s'eurent être rentrés. On fut même obligé d'orienter la vergue à toucher les haubans. Heureusement, cette mesure ne fit rien perdre au brick de sa vitesse, car le vent ne pouvait atteindre que les voiles supérieures, et celle-ci suffirent à le pousser rapidement. Grâce à la finesse de sa coque, il s'enfonça dans ces vallées qu'emplissaient des tourbillons de pluie, tandis que les glaçons s'entrechoquaient avec de sinistres craquements.

Jean Corbutte redescendit sur le pont. Ses regards ne pouvaient percer les ténèbres environnantes. Il devint nécessaire de carguer les voiles hautes, car le navire menaçait de toucher, et, dans ce cas, il eût été perdu.

« Maudit voyage! grommelait André Vasing au milieu des matelots de l'avant, qui, la gaffe en main, évitaient les chocs les plus menaçants.

— Le fait est que si nous en échappons, nous devons une belle chandelle à Notre-Dame des Glaces! répondit Aupic.

— Qui sait ce qu'il y a de montagnes flottantes à traverser encore? ajouta le second.

— Et qui se doute de ce que nous trouverons derrière? reprit le matelot.

— Ne cause donc pas tant, bavard, dit Gervique, et veille à ton bord. Quand nous serons passés, il sera